

Chapitre 1

La santé, un savoir-vivre en société Intentions et pratiques de l'hygiénisme au XIX^e siècle

Didier Nourrisson

Si « la mort est un manque de savoir-vivre » (Raymond Devos), la santé est bien l'art de vivre en société. D'ailleurs l'Organisation Mondiale de la Santé ne s'y trompe pas dès sa création en 1945 quand elle désigne la santé comme « un état complet de bien-être physique, mental et social »¹.

La santé peut se confondre avec l'hygiène, puisque le verbe en grec ancien ὑγιαίνειν signifie « se porter bien ». Le mot « hygiénisme » qui désigne une philosophie et une politique de santé publique ne se trouve pas dans les dictionnaires du XIX^e siècle. Même chez Émile Littré qui a pourtant fait des études de médecine et traduit Hippocrate², on ne trouve que l'adjectif et le substantif d'« hygiéniste » pour désigner le « médecin qui s'occupe d'hygiène ». Il faut attendre le premier XX^e siècle qui voit naître un Ministère de la Santé (1930) gouverné par les médecins, et surtout un second XX^e siècle (après 1970) pour entendre parler d'un « hygiénisme », puis d'un « néo-hygiénisme ». Pourtant, la politique de santé publique naît bel et bien au XIX^e siècle après de longs prolégomènes.

L'invention de l'hygiène

La santé ne peut naître que de l'invention de l'homme. Comprenons-nous : tant que l'homme n'a été considéré que comme une créature de Dieu, dont le passage sur Terre n'est qu'une préparation à la vraie vie, la vie éternelle, la santé se confond avec le salut (*sanitas* dans les deux cas). Le prêtre gère l'âme et son enveloppe, le corps. L'hygiène est d'abord régie par la religion. La religion (du

1. Concernant les enjeux actuels du système français de santé, voir infra, chap. 8. [ndlr]

2. Hippocrate : célèbre médecin grec (v. 470 - v. 360 av. J.-C.) considéré comme le « père de la médecine ». La soixantaine de textes qui lui sont attribués au XIX^e siècle proviennent en fait de sources différentes et se rattachent à l'école « hippocratique ». [ndlr]

latin *religere*, relier) assure la liaison entre les hommes et Dieu, selon un axe vertical. La survenue des maladies, particulièrement des épidémies, ne peut être dans ce contexte idéologique que l'expression d'une disharmonie, d'une rupture d'alliance avec Dieu. Lépreux et autres pestiférés ne sont pas alors des malades mais des pécheurs. Les tenir à l'écart de la société est donc la première forme de prévention. Quant à la procédure prophylactique, elle consiste à chasser le Malin du corps, individuel et social, par l'organisation de prières, d'offrandes, de processions. Cet ancien régime du Mal dure longtemps. Ainsi cette prière portée par les échevins de Lyon du XVII^e au XIX^e siècle pour échapper à toutes les « pestes » : « souvenez-vous, ô Vierge Marie, Mère de Dieu, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont imploré votre secours et demandé vos suffrages, ait été abandonné. Animés de cette confiance, ô Vierge incomparable, nous recourons à vous comme à notre Mère : daignez nous exaucer et nous obtenir la cessation du Fléau qui désole diverses contrées et menace de fondre sur nous »¹.

Avec la Renaissance (le nom est bienvenu), l'homme commence à se dégager de l'animalité et à devenir un « roseau pensant »². Il gagne en autonomie et en sociabilité ce qu'il perd peut-être en liaison avec le divin. La santé, que Montaigne voit « bouillante, vigoureuse, pleine et oisive », en se laïcisant, devient l'art de vivre en société. Les humanistes, qui sont au premier chef attentifs à l'humanité, croient en l'homme et sont curieux de l'homme. D'ailleurs leur science est toute empreinte de médecine et leur pratique sociale de pédagogie. Voyez Rabelais, médecin et lettré, qui transforme son roman *Gargantua* en manuel d'éducation (y compris physique) et de savoir-vivre.

Les ouvrages, au fur et à mesure de l'essor de l'imprimerie, abondent pour décrire l'art de se conserver en bonne santé, comme aujourd'hui les revues et magazines de santé qui tiennent rayon chez les libraires. Le Vénitien Luigi Cornaro (1464-1566), qui vécut centenaire après avoir frôlé la mort par ses excès en tous genres, a donné le ton en invitant, dans son livre *Comment vivre cent ans. Discours de la vie sobre*, à mener une vie équilibrée sur le plan de l'alimentation comme de la convivialité. Les ouvrages d'entretien ou de conservation de la santé se multiplient jusqu'au XVIII^e siècle. Puis, au XIX^e siècle, ils font place à des « traités d'hygiène ». Le premier pourrait être celui d'un certain J. Pissis, publié au Puy en 1802, avec cette définition : « l'hygiène est l'art de conserver la santé par un usage réglé des choses essentielles de la vie ». Reprenant les données de la médecine des humeurs depuis Hippocrate, Pissis ajoute les éléments que lui donnent les modernes recherches en matière de chimie des corps.

-
1. « Prière pour le choléra » (1849), citée par Patrice Bourdelais, André Dodin, *Visages du choléra*, Paris, Belin, 1987, p. 96. De même, à Montbrison (comté de Forez), la « peste » de 1507 a donné naissance à un « vœu de ville » prophylactique : une messe annuelle de réconciliation est célébrée en présence des échevins depuis cette époque.
 2. Blaise Pascal (1623-1662), *Pensées*, fragment 397. [ndlr]

Figure 1 : Francesco Minniti, *Armonia astro-medico-anatomica*, Venise, 1690.

Le corps de l'homme n'est plus sanctuarisé ; il peut être percé « à jour » pour le plus grand bien de la médecine humaniste. Notez cependant cette persistance de la présence de l'au-delà avec cette connexion des organes aux signes du Zodiaque.



Le corps médical commence son ascension vers le pouvoir¹. Le médecin, qui découvre le corps (anatomie, autopsie), définit aussi les premières maladies avec leurs symptômes (aspects), leur étiologie (causes) et cherchent les « remèdes ». Nous avons pris l'exemple de Guy-Crescent Fagon (1638-1718) : médecin du roi Louis XIV, donc attaché au soin de la personne la plus importante du royaume (le « corps du roi » est souverain). Il incrimine le vin de Champagne (encore « tranquille » à cette époque), coupable à ses yeux de quelques maladies d'estomac et impose le vin de Bourgogne à la table du roi, à condition qu'il soit additionné de quinquina. Preuve de sa modernité et de son attachement à la recherche sur l'homme, il introduit la théorie de la circulation du sang en France (découverte par l'Anglais Harvey²) et s'oppose ainsi aux religieux de la Sorbonne. Surtout, il soutient en 1699 une thèse des plus modernes intitulée (en latin) : « le tabac abrège-t-il la vie ? ». Sa réponse positive vient de l'observation de cerveaux noircis et rabougris de soldats qui ont fumé la pipe. Son conseil médical prescrit l'abstinence de la fume.

L'œuvre la plus significative de la conscience et de la science de la santé publique est en fait celle du docteur Tissot (1728-1797). Installé à Lausanne, le

1. On se rappelle l'important ouvrage de Jacques Léonard, *La médecine entre les pouvoirs et les savoirs*, Paris, Aubier, 1981.

2. William Harvey (1578-1657), médecin anglais. [ndlr]

docteur Tissot est d'abord très favorable à l'inoculation à laquelle il se déclare favorable dans l'un de ses ouvrages, afin de lutter contre les épidémies. Sa célébrité ne commence vraiment qu'avec ses ouvrages consacrés aux méfaits de la masturbation dont les plus célèbres sont *L'onanisme* et *Avis au peuple sur sa santé*, publié en 1761 (18 rééditions jusqu'en 1792), qui lui donnent une réputation européenne. Prônant une « médecine douce », essentiellement pratique, fondée sur un régime de vie en accord avec la nature, et sur des remèdes à base de plantes, il récuse à la fois la médecine populaire et la médecine savante, qu'il juge trop dure et interventionniste. Mêlant archaïsme et modernité, il révèle la hantise des miasmes, souligne l'importance des facteurs psychologiques dans l'évolution des maladies, et introduit les statistiques fondées sur le calcul mathématique pour étudier la mortalité. Son objectif, « contribuer à adoucir les maux et à prolonger les jours de mes semblables », rejoint les préoccupations hygiénistes qui se dégagent dans le dernier tiers du XVIII^e siècle à la Société royale de médecine (débat sur les topographies médicales) et à la lecture de la *Gazette de santé* à destination des « honnêtes gens », curés, seigneurs, dames charitables et fermiers » (1773), du *Journal de santé* de Bordeaux (1785) ou de Lyon (1793). Avec Tissot et ses confrères, l'hygiène devient donc l'ensemble des dispositifs et des savoirs favorisant l'entretien de la santé.

De l'hygiène à l'hygiénisme

La Révolution, comme en bien d'autres domaines (l'éducation par exemple), n'a pas les moyens de ses projets. Il n'empêche qu'elle inaugure une première pensée de santé publique. Ainsi, le conventionnel Joseph Lakanal (1762-1845), membre du Comité de l'Instruction publique, prend le décret suivant en 1794 : « des officiers de santé, dans les quatre saisons, visiteront les élèves des écoles nationales et leur indiqueront en général et en particulier, les règles les plus propres à fortifier leur santé ». La première chaire d'« hygiène publique » est créée en l'an II à la faculté de médecine de Paris ; son premier titulaire, Jean-Noël Hallé¹, l'occupera sans interruption de 1793 à 1822.

Avec le premier Empire, les mesures de prophylaxie s'intensifient, preuves de la volonté de l'État de prendre en charge la santé publique. En 1810 est pris un décret sur les établissements jugés « dangereux, insalubres et incommodes » qui révèle un premier souci de lutte contre les pollutions ; des commissions de salubrité sont créées pour inspecter ces établissements. Par ailleurs, les premières vaccinations contre la petite vérole (variolo), imitées de l'Anglais Jenner², commencent, à l'exemple de la famille impériale. Il faut dire que cette maladie fauchait plusieurs milliers de Français chaque année.

-
1. Jean-Noël Hallé : médecin français (1754-1822) qui a œuvré en faveur de la vaccination et de l'enseignement de l'hygiène ; premier médecin de Napoléon I^{er}. [ndlr]
 2. Edward Jenner : médecin anglais (1749-1823) célèbre pour avoir découvert le moyen d'immuniser l'homme contre la variole par inoculation de la vaccine en 1796. [ndlr]

Le lobby des hygiénistes entame sa percée politique durant les monarchies suivantes avec les médecins comme Villermé (1782-1863) et Parent-Duchâtelet (1790-1835). Le premier attire d'abord l'attention sur le manque d'hygiène propice au développement du choléra (*Le choléra dans les maisons garnies de Paris*, 1824) ; c'est la statistique la plus détaillée que l'on ait sur les logements insalubres. Puis il dénonce les mauvaises conditions de vie ouvrière en cette aube de la révolution industrielle (*Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, 1840). Le second réclame la mise en place d'une gestion des déchets (*Essai sur les cloaques*, 1824) et d'une administration de la prostitution, « l'égoût séminal », tandis que se développe la terrible syphilis (*De la prostitution dans la ville de Paris, considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*, 1836). Parent-Duchâtelet et Villermé fondent avec d'autres en 1829 les *Annales d'Hygiène Publique et de Médecine Légale* et donnent à la revue l'allure d'un véritable manifeste dès le premier numéro : « l'hygiène publique, qui est l'art de conserver la santé aux hommes réunis en société, est appelée à recevoir un grand développement et à fournir de nombreuses applications au perfectionnement de nos institutions. C'est elle qui observe les variétés, les oppositions, les influences des climats, et qui en apprécie les effets ; qui constate et éloigne toutes les causes contraires à la conservation et au bien-être de l'existence ; enfin, qui avise à tous les moyens de salubrité publique. Elle s'occupe de la qualité et des propriétés des comestibles et des boissons, du régime des gens de guerre, des marins. Elle s'étend à tout ce qui concerne les endémies, les épidémies, les épizooties¹, les hôpitaux, les maisons d'aliénés, les lazarets², les prisons, les inhumations, les cimetières, etc. ». Tous les aspects de la vie et de la mort des peuples et des individus passent sous l'observation des hygiénistes. Le groupe de pression s'installe et obtient les premières lois : telles celle de 1841 sur la limitation du travail des enfants dans les manufactures ou la première loi d'urbanisme de 1850 sur les logements insalubres. L'hygiénisme vise désormais autant à redresser les comportements (on parle de « moralisation ») qu'à améliorer l'environnement de l'homme.

Deux chercheurs viennent finalement confirmer l'importance de l'hygiénisme : Charles Darwin (1809-1882) et Louis Pasteur (1822-1895). Le premier publie en 1859 *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*. Il y prouve la capacité de l'homme à s'adapter à son milieu : c'est le « transformisme ». Il s'oppose dès lors aux partisans d'une lecture stricte de la Bible, les « créationnistes » qui n'envisagent pas une évolution de l'homme créé à « l'image de Dieu » et qui interdisent de fait toute recherche pour adapter, voire améliorer, sa « santé ». Pasteur, qui n'est pas davantage médecin, donne à voir microbes, bacilles et bactéries, par la microbiologie, trouve ainsi l'origine de bien des maladies, et prouve la contagion. « L'épidémie est un problème. Le miasme en est l'inconnue. C'est en ces termes que débutait, il y a bientôt dix ans, une notice sur le miasme

1. Épizootie : épidémie qui frappe les animaux. [ndlr]

2. Lazaret : établissement où sont isolées les personnes ou marchandises contaminées (ou susceptibles de l'avoir été) par une maladie épidémique. [ndlr]

épidémique. Ce problème aujourd'hui est en partie résolu. On croyait pendant longtemps que le miasme était une chose invisible, insaisissable, un mythe, une hypothèse. Aujourd'hui, le miasme a pris corps, végétal ou animal ; on sait qu'il est de nature organique et vivant. On a pu le saisir, l'étudier, le discipliner, l'obliger lui-même à prévenir contre les mortels résultats de sa virulence.»¹ Le « pasteurisme » devient l'arsenal idéologique de la lutte contre les « monstres invisibles », ainsi qu'on les qualifie d'emblée.

Figure 2 : Dessin d'Honoré Daumier, extrait de la série *Professeurs et moutards*, parue *Le Charivari* en 1845.

Par ce trait d'humour, Daumier confirme le rôle hygiéniste de la promenade scolaire soigneusement encadrée.



Figure 3 : Extraits du film fixe d'enseignement *Les maladies contagieuses*.



1. Selon le pharmacien hospitalier Alexandre Mallebranche en 1882, cité par Gérard Jorland, *Une société à soigner...*, *op.cit.*, p. 251.

Désinfections, vaccinations, lavage, deviennent les maîtres mots de l'action hygiéniste. En 1902 d'ailleurs, sur la recommandation de l'Institut Pasteur, est adoptée une loi dite de « santé publique » qui décrète la vaccination anti-variologique obligatoire.

**Figure 4 : Extrait de film fixe d'enseignement *Les maladies contagieuses*.
Vaccination d'un groupe de Russes par Pasteur en 1886.**



Désormais le champ d'action de l'hygiénisme touche tous les secteurs et tous les moments de la vie. Le *Traité de l'hygiène publique et privée* du docteur Michel Lévy (1^{re} édition 1845, nombreuses rééditions jusqu'en 1890) résume en mots latins ce champ opératoire. L'hygiène s'intéresse aux :

- *circumfusa* : l'ensemble des éléments (eau, air, etc.) qui nous environnent ;
- *ingesta* : tout ce que l'homme ingère (aliments, boissons, médicaments, tabac etc.) ;
- *excreta* : tout ce que l'homme rejette de son corps (urine, suee, etc.) ;
- *applicata* : tout ce que l'homme met sur son corps (vêtements, maquillages, tatouages) ;
- *percepta* : tout ce que nos sens (vue, ouïe, odorat, toucher) perçoivent ;
- *gesta* : les actes de la vie diurne (marche, activités physiques, sommeil, etc.).

Ainsi la santé devient l'art de gérer nos sens et de contrôler l'ensemble de nos actes vitaux. La santé publique concerne l'individu dès lors qu'il vit en société. L'hygiène passe pour « la science des rapports sanitaires de l'homme avec le monde extérieur et des moyens de faire contribuer ces rapports à la viabilité de l'individu et de l'espèce »¹.

1. Jules Arnoult, *Nouveaux éléments d'hygiène*, Paris, Baillière, 1889.

Les préoccupations et les références à l'au-delà ne disparaissent évidemment pas par « magie ». Les sociétés de secours mutuel qui se multiplient dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, avant de permettre une indemnisation pour les consultations médicales et le remboursement des remèdes, servent à unir les « confrères » sous la bannière d'un saint protecteur et dans l'accompagnement des membres décédés.

Figure 5 : Une bannière de la société de secours mutuel du département de la Loire.

La SSM, une forme continuée de lutte contre le Mal et la maladie.¹



On peut remarquer aussi que l'hygiénisme fait la politique du chiffre. Le XIX^e siècle marque le début d'une mathématisation forcée de la société. Depuis les travaux d'Adolphe Quételet dans les années 1820, l'« orthopédie statistique » bat son plein : il s'agit de corriger la société par la production statistique, qui induit des politiques. Claude Bernard, le toxicologue, peut bien s'insurger contre les « moyennes », les donneurs de chiffres ont gagné. L'hygiène va se mettre à comptabiliser la mortalité, la morbidité. L'« épidémiologie », littéralement la science des épidémies, qui naît dans les années 1870 veille à produire du chiffre. L'ampleur des chiffres permet alors de déclencher les actions de santé publique. La leçon n'a pas été perdue depuis.

1. Cf. D. Dessertine, O. Faure, D. Nourrisson, *La mutualité de la Loire*, Saint-Étienne, PUSE, 2005.